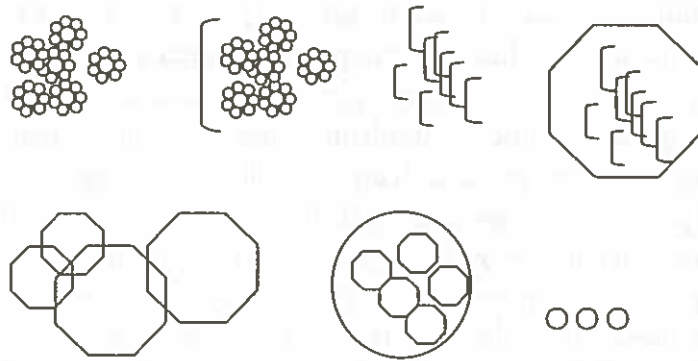


Fourchette n° 3 – Nouveaux modes de pensée

Notre contemplation a des limites



Nous téléchargeons, nous classifions éberlués.

Que répondrons-nous si se pose la question des fleurettes des alpages, question classique de la contemplation qui finit toujours par venir sur le tapis ?

Quand se posera la question des fleurettes, c'est simple, nous répondrons sans hésiter notre attachement intense aux fleurettes des alpages, à leur délicatesse multicolore ; nous dirons aux fleurettes des alpages à quel point nous les aimons. Après quelques heures de cet amour sans nuages, nous nous éloignerons pourtant, promettant de revenir. Nous ne pouvons demeurer à l'intérieur des choses, même si elles sont notre grand amour, fleurettes des alpages, ou d'autres choses aussi magiques. Bien sûr, nous adorons que

la nature nous déborde, nous aimons le chêne, le lichen, les fleurettes, nous aimons la vision merveilleuse du lac. Mais nous ne pouvons pas nous attarder. Impossible, même si la joie nous envahit, de tenir en place sur un flanc de montagne pour regarder le lac brillant dans la nuit. Impossible d'être absorbés par la beauté douce du mouvement bleu et noir. Impossible de nous donner à un lac unique.

Notre contemplation restreinte est absence de spécialisation. Il en va de même pour les objets, les appareils, les phénomènes sociaux, les histoires. Nous ne serons pas les spécialistes des radios-réveils, ni des vaccins anti-hépatiques, ni des procédures pénales, ni de l'amour. Nous ne restons pas absorbés : nous remontons à la surface, toujours moins denses que chaque sujet pris isolément. Nous voulons nous partager entre quantité d'objets, autant de fois que nécessaire. Ainsi est notre mode de pensée : nous faisons des catégories et remontons à la surface. Chaque niveau où nous arrivons devenant aussitôt familier, nous nous propulsons à la catégorie supérieure. Dans ce déplacement ascensionnel, nous classons, produisons des catégories de catégories pour élucider l'épais mystère où nous téléchargeons éberlués.

Simplement, parfois, dans la surexcitation et la fatigue de fin de journée, nous produisons aussi quelques classements insensés ; comme dans une nouba de médecins, nous en profitons pour remettre un peu de bazar dans le réarrangement du monde, attitude contre-productive difficile

à justifier. Sûrement quelque chose de cette allégresse des infirmières qui, dans les laboratoires de procréation artificielle, se mettent le soir à échanger pour rire le tube de gamètes des Dupont avec celui des Martin, le tube des Durand avec celui des Ben Youssef. Nous en profitons pour envoyer un petit coup de piston, une signature très perso, une dose d'aléatoire dans les générations.

Puis dans la question des fleurettes des alpages, nous reviendrons comme promis tendrement auprès de nos fleurettes.

Nous vivons au second degré

En parallèle, on dirait que le cerveau s'est élargi, que les kids surtout utilisent enfin un peu plus de ces 9 à 10 % du cerveau sur lesquels médiums et voyantes attireraient notre attention depuis longtemps. Médiums et voyantes se vantaient d'utiliser bien plus que ces 9 à 10 %, ils nous engageaient à faire de même. Le 21^e siècle ne s'en prive pas, bien que ses parents soient inquiets.

Un jour dans un collège allemand, il y avait justement une réunion parents-professeurs où les enseignants avaient mis à l'ordre du jour la question du second degré qui tracassait la plupart d'entre eux. « Les kids, dit le professeur chargé de la conférence, vivent une existence au second degré. Avez-vous remarqué que nos adolescents ont 1 – un petit sourire en

coin, 2 – une télécommande dans la main ? Cette combinaison sourire en coin-télécommande leur ouvre l'accès à des réalités a priori rebutantes. Nos adolescents peuvent passer des soirées entières au second degré, des soirées à réciter par cœur les dialogues de séries comme *Dallas* ou *Derrick* ; grâce au sourire en coin et à la télécommande, ils ne craignent pas la violence, la bêtise les amuse, ils ne sont pas vraiment concernés ; ils ont enclenché un cran au-dessus ; ils surveillent des écrans de contrôle. Certains d'entre nous, leurs éducateurs, en déduisent hâtivement qu'ils sont à distance.

« En fait, poursuit le conférencier, les kids n'ont rien de cynique. Dans le nouveau mode de pensée que nos enfants sont en train de mettre au point et qu'ils nous transmettent au fur et à mesure, nous recevons des millions d'infos qu'aussitôt nous classons. Nous recevons des photos, des vidéos, nous sommes dans notre fauteuil à roulettes et nous entendons des musiques ; nous mixons, concentrés, mais un verre à la main comme dans une soirée, nous composons notre set. Les kids ne sont ni cyniques ni indifférents aux dossiers qu'ils mixent. La circulation opère de dossier en dossier. Ils inventent le nouveau plaisir d'être à la fois immergé dans la forêt des choses, et au-dessus ; au-dessus et néanmoins immergé.

« Saviez-vous, dit encore le conférencier, que les kids font des fêtes où ils écoutent du Dalida ? Ils n'écoutent plus Dalida comme dans les années 70, lorsqu'elle vivait ; mais

ils n'écoutent plus non plus Dalida avec le mépris des années 80. Ils écoutent Dalida au second degré: nouvelle manière d'écouter, nouvelle manière de danser. Le second degré se vit au premier degré, car il faut noter qu'ils écoutent vraiment, qu'ils retirent de Dalida une émotion réelle, qu'ils dansent magnifiquement.

« Vous ne devez pas vous inquiéter, conclut le conférencier. À force d'être heureux au second degré, on est heureux tout court. » C'est le happy end de l'exposé: un seul degré dans le bonheur, le bonheur n'est jamais vécu au second degré.

Résolution graphique

Nous recevons des infos, des chansons, etc. :

— — —
— — —

Nous décidons de les assembler: [

Nous pensons aux deux niveaux en même temps:

[et — — —
— — —

[≡ ≡ ≡ est la faculté nouvelle à laquelle nous tenons.

(En résolution graphique, nous avons par-dessus le marché une espèce de petit sourire mathématique, grâce auquel nous calculons les dérivées des fonctions. Nous ne nous attardons pas sur l'intégrale des fonctions, trop compliquée, trop nébuleuse. Nous nous perdriions dans l'intégrale. Face à un point, nous regardons son mouvement; et en même temps la dérivée de ce mouvement, c'est-à-dire sa vitesse; et en même temps la dérivée de cette vitesse, c'est-à-dire son accélération.)

— [≡ ≡ ≡

La résurrection

Le jour où, à l'usine de montage de voitures, Yannig prit la décision de mettre un terme définitif à la montée constante de son angoisse, il resta dans les vestiaires après la pause de midi tandis que chacun regagnait son poste. Il envoya un sms à Doris lui disant qu'il l'aimait et accusant la méthode Hoshin, puis avala un cocktail de médicaments avec une petite bouteille de whisky cachée au fond de son casier. À leur retour d'une réunion qualité, des collègues d'un autre groupe le retrouvèrent étendu, évanoui, sur le carrelage des douches. Aucun filet de respiration ne sortait plus de ses poumons. Doris, qui tenait une librairie, était à ce moment-là en discussion avec un client au sujet de